

UNE NOUVELLE ÉTAPE POUR L'UNEF

Avant le 63e congrès, une interview de

René MAURICE, président de l'UNEF

Nous avons consacré dans le numéro 1 du « Crayon entre les Dents » un article de fond à l'UNEF, suivi d'une interview humoristique d'un prétendu militant de base de l'UNEF : Maurice RENÉ. Tout le monde avait compris qu'il ne s'agissait que d'une caricature. Aujourd'hui, à la veille du 63e congrès de l'UNEF, et dans cette période de lutte intense contre la réforme du 2e cycle et la politique universitaire du pouvoir, qui marque une large présence de l'UNEF dans les luttes, nous avons demandé à René MAURICE, président de l'UNEF, de répondre à nos questions.

C.E.D. - Les luttes actuelles te paraissent-elles témoigner d'une évolution du mouvement étudiant et, éventuellement d'une évolution de l'UNEF ?

R. M. - L'analyse que nous faisons du mouvement actuel, c'est que pour la première fois depuis 1968 on assiste à un mouvement de masse d'une telle ampleur, entièrement revendicatif et qui concerne la quasi-totalité des secteurs universitaires. Les conditions de la crise actuelle, l'évolution du milieu étudiant, la persévérance du travail de l'UNEF ont contraint l'ensemble du mouvement étudiant, qu'elles qu'en soient les forces politiques, à tenir compte des revendications de la masse des étudiants.

Les commentateurs reconnaissent le sérieux du mouvement actuel et la gravité des problèmes que nous posons.

L'UNEF n'a plus seulement pour tâche d'être présente dans le mouvement, mais elle a eu la responsabilité de la dénonciation des projets et du déclenchement de l'action. Cela a conduit 10.000 étudiants à Paris aux états généraux des luttes, le mouvement a pris une dimension nationale et a franchi la barrière du silence. La presse en a parlé et les organisations de travailleurs et d'enseignants, notamment le S.N.E.S. sup., le S.N.E.S. et la C.G.T. ont exprimé leur soutien. L'UNEF a permis que le mouvement ne se limite pas à la frange la plus combattive des étudiants mais gagne la grande masse.

Le mouvement a des conséquences sur la vie de l'UNEF, c'est évident. Forte de plusieurs milliers d'adhérents supplémentaires et d'une expérience nouvelle, l'UNEF a une attitude très simple, c'est d'être partout où il y a la masse des étudiants. Notre attitude constante, c'est de faire en sorte que les étudiants qui ne se trouvent pas forcément avec l'UNEF, parce qu'ils ont encore des réticences vis-à-vis d'elle, se retrouvent dans la lutte. Il faut donc faire en sorte que les comités ne soient pas un cartel d'organisations mais un mouvement représentatif de l'ensemble des étudiants. Il n'est pas nouveau que l'UNEF participe à des coordinations nationales, elle l'a toujours fait. Ce qui est nouveau, c'est le rôle déterminant qu'elle y joue. Ce n'est pas l'UNEF qui a changé ses mots d'ordre, ce sont les groupes gauchistes, non par sympathie pour nous, mais parce que la

masse des étudiants nous voyant à l'œuvre nous accorde une confiance nouvelle. Les gauchistes s'émerveillent des qualités de lutte du mouvement étudiant, pas l'UNEF qui, elle, est à l'œuvre depuis longtemps.

C.E.D. - Quelle issue concrète vois-tu au mouvement actuel ?

R. M. - Il est impossible de savoir au départ si on va gagner. Mais il existe des conditions favorables à un succès important. D'abord le mouvement dépasse le cadre universitaire. Nous avons gagné des appuis de conseils d'université, du S.N.E.S. sup., du S.G.E.N., de la C.G.T., du P.C. et du P.S. De plus le gouvernement a reculé. Il a d'abord gardé le silence, puis les états généraux ont entraîné une réponse qui cherchait à minimiser le problème en qualifiant le mouvement de minoritaire. Est ensuite venue l'intimidation-chantage sur les diplômés, charges de police, etc. Pour tenter d'isoler les étudiants les plus combattifs et notamment les militants de l'UNEF en leur déniaient la qualité de militants syndicaux. Mais devant le caractère de masse évident des dernières manifestations, le pouvoir a fait marche arrière. Haby a confirmé que les diplômés seraient délivrés normalement et Alice Saunier-Seïté a été obligée de reconnaître que le problème est sérieux.

La marge de manœuvre du gouvernement est donc faible, entre le risque de voir le mouvement s'étendre à des problèmes plus vastes — chômage des jeunes — et la peur de devoir céder. La question posée au mouvement est de s'élargir encore, de gagner des forces nouvelles à la lutte, d'obtenir toujours plus le soutien de la population. Tout dépend de l'action de tous les étudiants à la rentrée.

C.E.D. - Penses-tu que l'attitude de l'UNEF soit de nature à rallier d'autres étudiants, notamment ceux qui sont influencés par le M.A.R.C. ?

R. M. - Il faut tout d'abord remarquer qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'UNEF et le MARC, que l'on considère leur rôle dans les luttes, leur nombre d'adhérents, le nombre de voix aux élections universitaires (90.000 contre 2.500).

Notre objectif n'est pas d'entreprendre la « clientèle » de telle ou telle organisation, si groupusculaire soit-elle.



De toute manière, ce qui est important, c'est de gagner la grande masse des étudiants, de leur faire comprendre qu'il faut une UNEF plus forte. Il faut permettre à des milliers d'étudiants de devenir des milliers d'adhérents. Notre prochain congrès sera un élément important pour gagner cette bataille.

C.E.D. - On entend souvent dire que l'UNEF est animée « principalement par des étudiants communistes ». Qu'en penses-tu ?

R. M. - Il y a l'UNEF des communistes, des socialistes, des gaullistes, des chrétiens et une masse d'inorganisés. Cet aspect est caché par la presse. C'est normal, le gouvernement craint une UNEF toujours plus attractive, unifiant les forces vives du mouvement étudiant. Il fait donc tout pour en écarter le plus grand nombre, utilisant une fois encore l'anticommunisme.

Certes, pour des raisons historiques, les étudiants communistes ont joué un grand rôle, au côté d'autres forces politiques étudiantes, dans le « Renouveau » de l'UNEF notamment. Mais regardons les choses en face. Aujourd'hui il y a au moins quatre fois plus d'adhérents à l'UNEF qu'à l'UEC. Alors pourquoi nier l'existence des trois quarts de notre organisation ?

Notre objectif de fond n'est pas de faire un cartel d'orga-

nisations de gauche ou d'extrême-gauche, mais de regrouper la masse des étudiants au sein de l'UNEF.

C.E.D. - Dans la période actuelle, les conditions d'une réelle solidarité avec les organisations ouvrières existent. Quels sont les rapports de l'UNEF avec la C.G.T. et la C.F.D.T. ?

R. M. - La situation n'est plus la même qu'en 1968, où certains voulaient donner des leçons aux travailleurs. Pas plus d'ailleurs que dans une situation où nous serions derrière les travailleurs. Nous sommes côte à côte, dans une convergence de luttes contre un même gouvernement et un même patronat. Nous sommes donc sur un pied d'égalité dans les rapports que nous entretenons avec les centrales de travailleurs C.G.T., C.F.D.T., et F.E.N. (notamment), et c'est au nom de ce principe que nous n'admettons aucune intrusion dans les affaires du mouvement étudiant de la part de quiconque.

C.E.D. - Il faut maintenant parler de revendications de l'UNEF. Peux-tu nous expliquer ce que veut dire l'UNEF quand elle parle de l'allocation d'études ?

R. M. - Les deux tiers des étudiants travaillent pour payer leurs études. Il y a 87 % des étudiants qui ne reçoivent pas de bourse de l'Etat. Celles qui sont versées suffisent

à peine à payer les loyers et les repas. Il faut donc que les étudiants aient assez de revenus pour pouvoir se consacrer à leurs études, et ceci indépendamment de leurs parents s'ils le désirent. Ils doivent donc recevoir une aide financière, quel qu'en soit le nom. Nous revendiquons une aide sur douze mois, indexée sur le SMIC et exonérée d'impôts. Seuls les enfants de la très haute bourgeoisie en seraient exclus. L'aide de l'Etat ne doit pas être liée à une place future dans la production, à la différence de ce que revendique le MARC.

Dans le système actuel, lier le présalaire à la place future dans la production, c'est permettre au patronat et au gouvernement d'intervenir dans les *numerus clausus* et de les justifier. Il suffit de voir l'ambiguïté de certaines allocations de 3e cycle.

C.E.D. - L'UNEF est-elle une organisation de gauche ? Quelle est sa position par rapport au Programme Commun de gouvernement ?

R. M. - L'UNEF est une organisation syndicale. Les critères habituels « être de droite, être de gauche » ne s'appliquent donc pas. L'organisation syndicale défend quotidiennement les intérêts des étudiants. Si un étudiant « dit » de droite veut défendre ses intérêts, rien ne l'empêche d'adhérer à l'UNEF. Aucune exclusive n'existe, à condition de respecter la plateforme de l'organisation.

A priori, l'UNEF n'est donc pas une organisation de gauche. Mais elle se heurte en permanence au pouvoir et sur cette base que l'UNEF soutient et défend le Programme commun de gouvernement.

C.E.D. - Quel type de revendications développer ? Certains étudiants parlent de contrôler leurs conditions de vie et d'études. Qu'en pense l'UNEF ?

R. M. - La notion de « contrôle étudiant » peut être intéressante, à condition d'en définir le contenu, qui n'apparaît que très flou. que pourrait-il être aujourd'hui ?

Pour ce qui est du contrôle des conditions de vie, nous pensons que les étudiants pourraient participer à l'attribution de l'allocation d'études. Quant au contrôle des études, il est ambigu. En effet, si les étudiants réclament, à juste titre, un droit de critique des cours, il ne faudrait pas aboutir à diviser les étudiants et les enseignants, c'est-à-dire opposer un contrôle étudiant à un contrôle enseignant. Il doit y avoir une intervention permanente des étudiants dans la vie des universités : la participation aux conseils d'UER et d'Université, aux comités d'amphi ou de T.D. Il faut que l'intervention étudiante soit permanente et quotidienne.

C.E.D. - Peux-tu nous parler du congrès, de son contenu ?

R. M. - Ce congrès sera très important. En effet, il se tient au cœur des luttes que l'UNEF a engagé contre la réforme Soisson permettant à la grande masse des étudiants d'entrer en lutte.

Les débats qui auront lieu seront les mêmes que ceux qui ont eu lieu dans les facs en lutte : d'où le caractère exceptionnel de ce congrès. ■

L'OPIUM DES CINÉPHILES

Pourquoi une rubrique culturelle ?

Nous ne faisons pas cette rubrique pour la culture, mais plutôt contre elle. Vous ne trouverez en effet pas ici les traditionnelles critiques de films, de livres ou de musiques. Nous avons écarté cette conception : elle se coule trop bien dans le schéma traditionnel de la culture bourgeoise. Nous avons donc choisi une autre démarche, une démarche politique, expliquons-le :

La conquête du pouvoir d'Etat ne saurait suffire à la gauche. Elle doit aussi, et peut-être, d'abord conquérir les esprits. La direction idéologique de la société, l'hégémonie de la bourgeoisie, assure la défense en profondeur du système social. Une victoire politique sans prolongement culturel serait fragile. Mai 68 a révélé la crise de la culture traditionnelle. Mais la force de récupération du système est énorme : la « culture » obscurcissait toujours la vision sociale. Et les partis de gauche n'ont en aucune façon réussi à jeter les bases d'une culture de masse propre à détourner les classes dominées des jeux de cirque du néo-capitalisme, Shella et Guy Lux jouissent d'un monopole quasi-absolu.

La presse de gauche se doit donc de combattre sur ce terrain. C'est ce que nous essaierons de faire à notre niveau, celui d'un mensuel pour les étudiants. Gramsci écrivait que cette bataille pour une autre culture était une longue guerre de positions : nous nous bornerons à lancer notre modeste grenade.

Nous commençons aujourd'hui avec le cinéma américain.

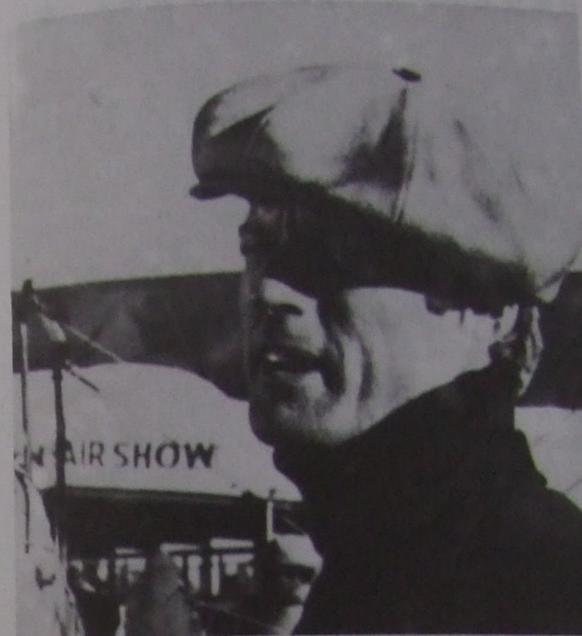
Qui n'a pas, entre deux cours endormants, goûté le plaisir que procure la compagnie d'Humphrey Bogart ou celle d'Alfred Hitchcock. Qui n'a pas sacrifié sa dizaine de francs pour le dernier film de Sydney Pollack ou les plus récentes aventures de Robert Redford ? Depuis plusieurs générations, le cinéma américain fait partie du monde étudiant. On peut même parler d'une certaine fascination, notamment parmi les étudiants de gauche, qui sont souvent des cinéphiles. Bien sûr, chacun connaît les ridicules de la grande majorité des productions hollywoodiennes, en a fait la critique définitive. Nombreux sont aussi ceux qui voient les conséquences politiques nocives de leur domination sur le marché mondial. Mais tout cela compte peu dans l'appréciation générale, pour deux raisons :

- La production passée est rachetée par le souvenir des grands anciens : Ford, Chaplin ou Hawks font oublier ces innombrables navets dont l'esthétique conventionnelle se marie si bien avec le conservatisme primaire.
- Les films récents vivent dans les cercles cinéphiles sur le mythe du « new american cinema », qui serait, paraît-il, le double critique et destructeur de l'ancien.

Ce sont là deux idées fausses, voyons pourquoi.

UNE CERTAINE VISION DU MONDE

Depuis une cinquantaine d'années, Hollywood irrigue le réseau mondial de distribution. La cartellisation de la production, l'unification des stratégies commerciales et la puissance des U.S.A. ont permis d'imposer ses pro-



Le « star-system » : Robert Redford dans la kermesse des aigles.

duits sous toutes les latitudes. Sur le nombre de films projetés dans chaque pays, 60 % en moyenne sont américains. Cette invasion s'est traduite par une colonisation culturelle sans pareille depuis l'empire romain — et encore. La plupart de ces films portent une vision du monde bien précise, bien emballée selon des méthodes éprouvées. Citons en quelques-unes :

- Le cinéma de Hollywood ne raconte pas la vie, il la travestit. Il la restitue dans un étui aseptisé aux couleurs factices. Pour prendre un exemple récent, la simple vision de « Il était une fois Hollywood » suffit à s'en convaincre.
- Le leit-motiv de la plupart des scénarios : la lutte simpliste de deux forces antagonistes, le Bien et le Mal, appuyée sur une psychologie rudimentaire et se terminant par l'inévitable « happy end ».
- L'utilisation grossière des recettes émotionnelles : la musique qui noie l'action sous un flot continu, les gros plans insistant sur des acteurs au jeu forcé, etc.

Cette mise en scène quasi-immuable dans la production courante est mise au service d'idées faciles à repérer :

- L'individualisme exacerbé (ex. : les westerns ou les policiers).
- La perpétuation du « rêve américain » (voir America, America, de Kazan).
- La falsification historique : les guerres indiennes, les campagnes de conquête (ex. : Fort Alamo).
- Le racisme latent, jusqu'à une date récente.
- La propagande de guerre froide menée dans la plupart des films d'espionnage ou de science-fiction, etc.

Les cinéphiles font bien sûr le tri. Ils extraient de cette inondation les meilleurs spécimens en disant « halte là ! Ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain ». C'est là

qu'ils ont tort. On ne comprend pas les séries B sans les chefs-d'œuvre. Les maîtres de Hollywood sont des metteurs en scène géniaux, nous sommes d'accord. Mais ils ne sont que les ingénieurs de génie de « l'usine à rêves ». Ils découvrent les méthodes de fabrication, les contre-maîtres de la pellicule peuvent alors passer à la production en série. Dans la perspective politique qui est la nôtre, les Ford, Walsh, Hawks ou Hitchcock sont les plus grands réactionnaires du monde cinématographique. Ce qui n'enlève rien à leur force créatrice.

LE MYTHE DU « NEW AMERICAN CINEMA »

Mais, dira-t-on, il s'agit-là d'une époque révolue. La nouvelle génération des cinéastes hollywoodiens a jeté aux orties ces vieux oripeaux. Elle a en quelque sorte retourné ses caméras contre ses propres généraux, et de citer tel film de Pollack ou de Penn, telle œuvre de Trumbo qui jette un regard impitoyable sur les injustices ou les incohérences de la société américaine. Soyons justes : il est vrai qu'une fraction des réalisateurs américains cherche à donner à leur cinéma le sens critique qui lui a tant fait défaut par le passé. Mais il s'agit-là d'exceptions.

Qui sont les gagnants au box-office ? Love Story, Airport, Poséidon adventure, La Tour Infernale, French Connection, Butch Cassidy, les Dents de la Mer. Ce sont des films qui influencent la masse. L'emballage s'est perfectionné, mais sur le fond, avouons que la nouvelle génération ressemble furieusement à l'ancienne.

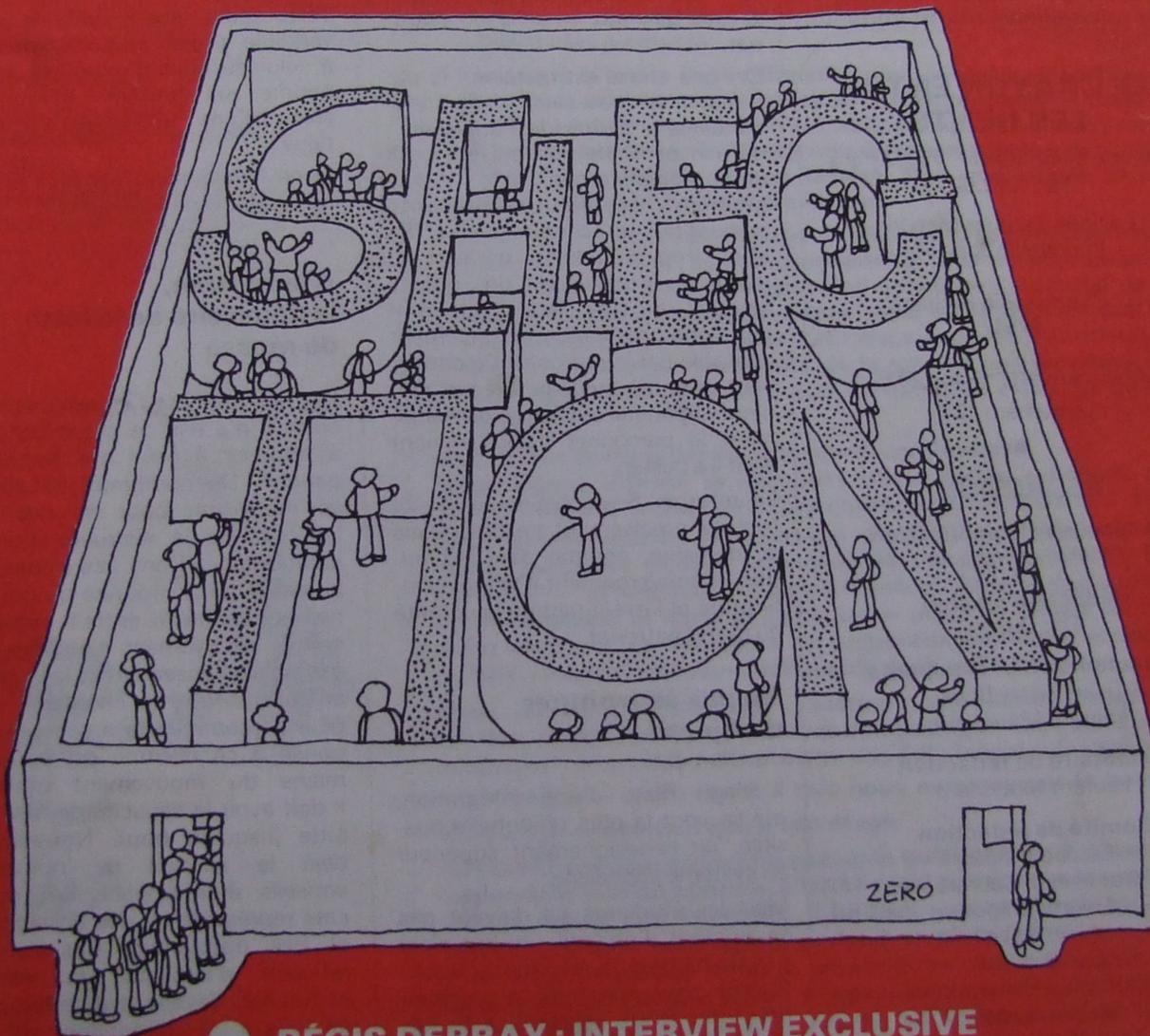
Il existe à côté de cela une série de films à thèmes progressistes, depuis Easy Rider exactement ; ce film a en effet créé un choc psychologique chez les producteurs : il a rapporté une montagne de dollars pour un investissement digne d'une production amateur. Hollywood a ainsi découvert un nouveau marché, celui de la jeunesse. Et l'usine a jeté ses ressources dans cette nouvelle bataille. Il en est sorti une quantité industrielle de films apparemment contestataires. Des Fraises et du Sang sur les étudiants, Mash sur la guerre de Corée, Bob, Carol, Ted and Alice sur la libération des mœurs, Woodstock sur la jeunesse, etc. Qu'on étudie un peu chacun de ces films. On y cherchera vainement la trace d'une idée politique un tant soit peu critique. Bien au contraire, tout leur potentiel a été consciencieusement aplati par le laminage des recettes traditionnelles.

La conclusion est simple. En dépit de notables exceptions, le cinéma américain reste ce qu'il a été : un puissant agent de propagande pour les valeurs dominantes aux U.S.A., si intimement liées à leur système économique. Un changement de société en France passera ainsi par la lutte contre cette colonisation culturelle. Les forces progressistes sont gravement handicapées par les structures de la production cinématographique. Mais il leur manque aussi une chose essentielle : les bases d'une véritable culture de masse favorable à leur action. Nous en reparlerons. ■

LE CRAYON ENTRE LES DENTS



MENSUEL DE SOCIALISME ET UNIVERSITÉ - AVRIL 1976 - N° 3 - 2 F



- RÉGIS DEBRAY : INTERVIEW EXCLUSIVE
- RENÉ MAURICE : L'UNEF EN 1976
- ÊTRE ÉTUDIANT A GRENOBLE